
3 *Augustin dans l'histoire*

Jean Chrysostome et le sacerdoce de l'aumône

A l'instar de nombreux évêques de l'Église antique, Jean Chrysostome (v. 349 – 407) a quitté une famille aisée et une carrière prometteuse pour rejoindre la vie monastique. Son passage par le désert de Syrie lui aura permis de se familiariser avec l'Écriture sainte, mais aussi de faire l'expérience d'une vie simple et frugale. De retour à Antioche, il est rapidement appelé au diaconat puis au presbytérat, avant d'être choisi en 398 comme évêque de la capitale impériale, Constantinople. Dans ces deux villes, confronté au scandale des inégalités sociales et plus encore de l'indifférence des « riches » chrétiens (peut-être s'agissait-il plutôt de ce que nous nommerions aujourd'hui la « classe moyenne »), il prêche inlassablement pour inciter ses auditeurs à pratiquer l'aumône. Ainsi nous a-t-il laissé quelques-unes des plus belles pages de la littérature chrétienne sur ce thème. Nous en commenterons deux, empruntées au commentaire de la *Deuxième épître aux Corinthiens*, et plus précisément aux homélies qui expliquent les chapitres centraux de l'épître, consacrés à la collecte en faveur de l'Église de Jérusalem.

1 *Se dépouiller à la suite du Christ*

Dans un premier passage, le prédicateur commente le verset paulinien : « Vous connaissez en effet la générosité de notre Seigneur Jésus Christ qui, pour vous, de riche qu'il était, s'est fait pauvre, pour vous enrichir de sa pauvreté » (2 Co 8,9). Il n'hésite pas à culpabiliser ses auditeurs même : « Lui, il s'est dépouillé d'une si grande gloire à cause de toi, et toi tu ne le juges même pas digne d'un morceau de pain », affirme-t-il. « Ton chien est rassasié, et le Christ est consumé par la faim. La satiété fait

¹ Que les théologiens appellent souvent la « kénose » du Christ, à la suite de Ph 2,7, d'un verbe grec signifiant « se vider de soi-même ».

exploser le ventre de ton serviteur, et votre Maître à tous les deux manque du simple nécessaire. » (*Hom. sur 2 Co 17,3*). Ainsi, au dépouillement¹ du Christ qui se fait homme devrait répondre un autre : celui du croyant qui se dépouille à son tour de ses richesses en faveur du pauvre. D'une part, donc, le chrétien est invité à imiter l'action de son Maître : faire l'aumône constitue l'acte par excellence par lequel se réalise l'identification au Christ et la participation à son œuvre de salut. D'autre part, cet acte aboutit à une forme de réciprocité, à l'image de la formule paulinienne : si le Christ, en s'incarnant, nous « enrichit de sa pauvreté », le chrétien à son tour, en s'appauvrissant par la pratique de l'aumône, enrichit le Christ sous la figure du pauvre. Enrichissement spirituel et enrichissement matériel se répondent : c'est seulement – pourrait-on dire en dépassant la lettre de l'homélie, mais en respectant son esprit – en donnant de ses biens que le croyant peut bénéficier du salut qui lui est apporté par le Christ. Garder ses biens, c'est refuser d'entrer dans l'économie de la Grâce.

2 L'aumône, un geste liturgique

Cet « admirable échange » est explicité quelques homélies plus loin, dans le commentaire d'un autre groupe de versets. Paul y parle de l'aumône en termes liturgiques : elle est un « service » (*leitourgia*), un « ministère » (*diaconia*), qui « glorifie » Dieu et lui « rend grâce » (*eucharistia*), manifestant la « confession de l'Évangile » et la « communion » (*koinônia*) dans la communauté (2 Co 9,12-14). Il n'en faut pas plus à Jean Chrysostome pour exalter ce ministère de l'aumône, qui « établit des prêtres et un sacerdoce aux fruits abondants », un sacerdoce qui dépasse celui des grand-prêtres de la première Alliance :

« Car celui qui fait l'aumône ne revêt pas d'habits tombant jusqu'aux pieds, il ne porte pas de clochettes, ni n'arbore de couronne ; mais il a jeté sur lui-même le vêtement de l'amour (*philanthropia*), qui est plus saint qu'un habit sacerdotal. Il est oint d'une huile qui ne consiste pas en une matière sensible, mais que cultive l'Esprit saint ; il a une couronne de miséricorde – *Car il te couronne*, dit l'Écriture, *de pitié et de miséricorde* (Ps 103,4) ; et au lieu de porter une plaque ayant le nom de Dieu, il est lui-même semblable à Dieu. Comment donc ? *Soyez*, dit l'Écriture, *semblables à votre Père qui est aux cieux* (Mt 5,45). Veux-tu voir aussi son autel ? Ce n'est pas Beseléal qui l'a construit, ni quelqu'un d'autre, mais Dieu lui-même, non avec des pierres, mais

avec une matière plus brillante que le ciel, avec des âmes douées de raison.

– Mais le prêtre entre dans le Saint des Saints ! – Il t’est permis d’entrer dans des lieux plus redoutables encore, en offrant ce sacrifice, où nul n’assiste, excepté *ton Père qui regarde dans le secret* (Mt 6,4), là où personne d’autre ne voit.

– Et comment, dira-t-on, ne pas voir, quand l’autel est situé en public ? – Voilà, en effet, ce qui est merveilleux : autrefois, des portes doubles et des tentures isolaient l’autel ; tandis qu’aujourd’hui il est permis à celui qui sacrifie de faire cela en public, comme dans le Saint des Saints, et de manière bien plus redoutable. Car lorsque tu n’agis pas avec ostentation, quand même la terre entière te verrait, nul ne te voit [...]. En effet, il n’a pas dit simplement : *N’agissez pas devant les hommes*, mais il a ajouté, *pour en être regardés* (Mt 6,1). » (*Hom. sur 2 Co 20, 2-3*)²

L’accent est d’abord mis sur le chrétien, qui remplit un ministère supérieur à celui du grand-prêtre. On a ici affaire à un usage original de l’Ancien Testament, car les Pères de l’Église ont plutôt coutume de faire du Christ le nouveau Moïse ou le nouveau Melchisédech, selon une lecture « typologique » initiée par l’auteur de *l’Épître aux Hébreux* ; ou bien de faire du sacerdoce d’Aaron une préfiguration du sacerdoce chrétien. Or, dans ce commentaire, l’interprétation n’est rapportée ni au Christ, ni au sacerdoce ministériel : la transposition est directement ecclésiologique, et vise le sacerdoce commun des fidèles. En pratiquant l’aumône, le baptisé actualise la présence de l’Esprit en lui. Il est semblable à Dieu, parce qu’il imite son amour envers l’humanité (*philanthropia*) et sa miséricorde. Et son Temple, son Saint des saints, c’est le monde entier, à commencer par la rue ou la place publique où il rencontre les mendiants. Pour pénétrer dans ce temple, aucun mouvement à faire – et surtout pas celui d’entrer dans une église ! –, sinon un mouvement intérieur d’humilité pour s’assurer que l’aumône vise bien le pauvre, et non pas la gloire du donateur.

² Les descriptions du culte d’Aaron sont empruntées pour une part au livre de l’Exode (Ex 28 – 39), pour une part au Siracide (Si 45.6-16).

3 *Le pauvre, comme un autel*

Cependant, Jean s’intéresse aussi au pauvre lui-même :

« Cet autel est composé des membres mêmes du Christ : le corps du Maître est pour toi l’autel ; respecte-le, car tu sacrifies la victime

dans la chair du Maître. De plus, cet autel est plus redoutable, non seulement que celui de l'ancienne Alliance, mais même que celui d'aujourd'hui ! Ne vous troublez pas : celui-ci est admirable à cause de la victime qui est posée sur lui ; mais celui-là, celui de l'homme qui pratique l'aumône, est admirable pas seulement à cause de cela, mais aussi parce qu'il se compose de la victime même qui offre le sacrifice. Celui-ci, encore, est par nature une pierre, et il devient saint parce qu'il reçoit le corps du Christ ; celui-là est saint parce qu'il est lui-même le corps du Christ. De sorte que celui-ci est plus redoutable que celui devant lequel tu te tiens, toi le laïc.

Que te semble maintenant Aaron à côté de cela, et sa couronne, et ses clochettes, et le Saint des Saints ? À quoi bon poursuivre la comparaison avec cet autel-là, lorsque, comparé même avec celui-ci, il paraît si brillant ? Et toi, tu honores cet autel parce qu'il reçoit le corps du Christ, et pour l'autel qui est lui-même le corps du Christ, tu l'outrages, et quand il tombe en ruines tu le négliges ? Cet autel, tu pourras toujours le voir là, dans les ruelles et sur les places, et y sacrifier à tout moment. Et de même que le prêtre se tient debout appelant l'Esprit, de même toi aussi tu appelles l'Esprit, non par la voix, mais par des œuvres. Car rien ne soutient et n'embrase le feu de l'Esprit, comme cette huile largement répandue. »

Le pauvre fournit au chrétien un autel sur lequel offrir le sacrifice ; un autel non seulement accessible à tout instant, mais d'une dignité étonnante : du fait que l'autel est lui-même un être humain – un baptisé membre du Christ, mais peut-être devrions-nous élargir cette perspective à tout homme créé « à l'image de Dieu » ? –, l'aumône dépasse même l'offrande eucharistique. Jean l'affirme explicitement : dans l'Eucharistie, Dieu se donne au croyant ; mais dans l'aumône, Dieu se donne à la fois au croyant et au pauvre, qui deviennent en quelque sorte ministres l'un et l'autre de ce nouveau culte. Plus exactement, le Christ-prêtre (le riche) célèbre sur le Christ-autel (le pauvre) – comme dans l'Eucharistie, mais avec un réalisme plus grand, autant qu'un être vivant est supérieur à une pierre, ou que les actes le sont aux paroles :

« Et si tu veux voir encore ce que deviennent les dons, viens, et je te le montrerai. Quelle est donc la fumée, quelle est la bonne odeur de cet autel ? La gloire et l'action de grâces. Et jusqu'où monte-t-elle ? Jusqu'au ciel ? Pas du tout, elle s'élève au-dessus du ciel lui-même, et du ciel du ciel, et se tient devant le trône même du Roi. *Car, dit l'Écriture, tes prières et tes aumônes sont montées devant Dieu (Ac 10.4).* La bonne odeur sensible ne traverse pas beaucoup d'air ; mais celle-ci

ouvre les voûtes des cieux elles-mêmes. Toi, tu gardes le silence, mais ton œuvre fait entendre un cri ; et elle devient un sacrifice de louange : non pas d'une génisse égorgée, ni de la peau dévorée par la flamme, mais d'une âme spirituelle qui apporte ce qu'elle a. Un tel sacrifice est en effet plus agréable à Dieu que tout amour (*philanthropia*). »

Conclusion

Au fond, ce que Jean exalte, ce n'est pas le pauvre en tant que tel – pas plus qu'il n'idéalise la pauvreté. Ce n'est pas non plus le riche : c'est la relation créée par l'aumône. Le don de l'argent ne vise pas d'abord à réparer une injustice ou à établir une égalité utopique, mais à créer entre les baptisés un lien social, nommé « communion ». L'union du baptisé à son Seigneur ne se fait pas dans une relation individuelle entre « moi et Jésus », mais dans la communauté réalisée par la circulation monétaire. Ainsi, entre deux baptisés, l'argent devient le signe de l'amour et la matière du sacrement de l'aumône. Ceci peut nous sembler étrange ; mais une telle conception a pour cadre la théologie sacramentaire ancienne, moins formelle que la nôtre, où la transformation de l'assemblée en un seul corps mystique était aussi importante, lors de l'Eucharistie, que celle du pain et du vin. D'où ce réalisme extraordinaire, qui voit dans la pauvreté l'occasion de tisser une relation nouvelle, une rencontre entre deux êtres humains, qui devient la rencontre entre Dieu et l'humanité, un dépouillement, au sens chrysostomien :

« Lorsque donc tu vois un fidèle pauvre, considère que tu vois un autel ; lorsque tu vois un mendiant, non seulement ne l'outrage pas, mais respecte-le ; et si tu vois quelqu'un d'autre l'outrager, empêche-le, repousse-le. Car ainsi tu pourras toi-même te rendre Dieu propice, et obtenir les biens qui nous sont annoncés ; puissions-nous tous en jouir, par la grâce et par la *philanthropie* de notre Seigneur Jésus-Christ, par lequel et avec lequel soient au Père et à l'Esprit saint la gloire, la puissance, l'honneur, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen. »

Pierre Molinié

Jésuite (Lille)